



HAL
open science

Êtres hybrides détenteurs de savoir en Mésopotamie et en Grèce : éléments de comparaison entre Apkallu et Telchines

Christine Dumas-Reungoat

► To cite this version:

Christine Dumas-Reungoat. Êtres hybrides détenteurs de savoir en Mésopotamie et en Grèce : éléments de comparaison entre Apkallu et Telchines. 2009. <hal-05221904>

HAL Id: hal-05221904

<https://hal.science/hal-05221904v1>

Preprint submitted on 24 Sep 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No Derivative Works - International License

Êtres hybrides détenteurs de savoir en Mésopotamie et en Grèce : éléments de comparaison entre Apkallu et Telchines

Christine Dumas-Reungoat

Université de Caen Basse-Normandie

Parmi les hybrides que l'on rencontre dans les mythes des civilisations grecque et mésopotamienne, dont nous avons tenté de dresser une typologie l'an passé, lors des premières journées consacrées à l'animal, nous avons remarqué que plusieurs rôles étaient attribués aux hybrides, qui parfois dans les textes étaient présentés comme des êtres détenteurs de savoir. Leurs connaissances concernent des domaines variés. Ainsi Chiron, le Centaure le plus célèbre, le plus sage et le plus savant, a-t-il élevé Achille, Jason ou encore Asclépios et l'on dit qu'Apollon lui-même aurait suivi son enseignement... Son savoir portait sur l'art de la chasse et de la guerre, la musique, la morale et la médecine.

Nous nous intéresserons ici à une autre figure, celle des Telchines, personnages sur la nature desquels les témoignages ne concordent pas toujours, les uns affirmant que ces êtres sont des hybrides (humains ichthyoïdes), d'autres, les cantonnant à la seule sphère humaine, en signalant toutefois que ces gouverneurs de Rhodes seraient venus de la mer. Si leur nature et leur origine sont entourées d'un certain mystère, toutefois les diverses traditions s'accordent pour les présenter comme des spécialistes de la métallurgie, détenant des savoirs techniques et magiques.

En lisant les fragments des *Babyloniaka* de Bérose, ce lettré babylonien qui s'était fixé comme but de faire découvrir, au III^e siècle avant notre ère, dans son ouvrage composé en grec, les traditions de son pays concernant entre autres les origines du monde, nous apprenons qu'existait dans la mythologie mésopotamienne la figure d'Oannès qui appartient au groupe des Apkallu, et que ce groupe d'hybrides que l'on rencontre déjà dans l'*Épopée de la Création* de la littérature akkadienne, présente un grand nombre de traits communs avec les Telchines, au point que nous nous posons la question de savoir si ces derniers n'auraient pas inspiré aux Grecs les personnages des Telchines.

Parcourons donc les passages qui permettent de mettre en évidence les différents savoirs de ces deux groupes de personnages mythologiques qui tiennent de l'homme et de l'animal, en proposant des comparaisons entre eux.

Nature et origine des Telchines et Apkallu

Sur la nature des Telchines¹, il faut lire Bacchylide² pour savoir que certains auteurs leur donnent pour parents Pontos et Gaïa ; Nonnos de Panopolis fait d'eux les fils de Poséidon³. Suétone, lui, dans son traité sur les *Termes Injurieux* des Grecs, que nous a conservé entre autres Eustathe⁴, écrit : « [...] Les uns pensent qu'ils sont enfants de la mer (θαλάσσης), (les autres) que Zeus les avait métamorphosés en hommes, de chiens d'Actéon qu'ils étaient [...] » Et encore : « On dit qu'ils sont des êtres amphibies et d'une conformation inhabituelle : ils peuvent prendre la forme tantôt de démons, tantôt d'hommes, tantôt de poissons, tantôt de serpents. Certains d'entre eux n'ont ni mains ni pieds, et tous [...] ont des peaux entre les doigts comme les oies. »

Cette description peut être interprétée de la façon suivante (et je suis ici la proposition de J. Taillardat⁵) : « Il faut peut-être admettre que tous les Telchines ont des doigts palmés, mais que chez certains d'entre eux qui n'ont ni bras ni jambes [...], ces doigts palmés sont directement fixés au tronc comme le sont les nageoires des poissons. Certains Telchines seraient en somme ce que les médecins appellent aujourd'hui des infirmes "phocomèles"⁶. »

Cette interprétation semble correspondre logiquement à la première indication donnée au sujet des Telchines tant par Suétone que par Diodore de Sicile : ils sont fils de la mer.

Or, dans la mythologie mésopotamienne, existaient des personnages d'apparence et d'origine similaires : Bérose en décrit un dans le prologue de ses *Babyloniaka*. C'est « un monstre extraordinaire sorti de la mer Rouge et appelé Oannès. Son corps entier est celui d'un poisson, avec, sous la tête (de poisson), une autre tête (humaine) insérée, ainsi que des pieds, pareils à ceux d'un homme – silhouette dont on a préservé le souvenir et que l'on reproduit encore de notre temps. [...] Au coucher du soleil, ce même monstre Oannès replongeait en la mer pour passer ses nuitées dans l'eau : car il était amphibie. Plus tard apparurent d'autres êtres analogues [...] »⁷.

D'après cette description, Oannès est en quelque sorte l'« épreuve négative » des Telchines : alors qu'il est un poisson avec des extrémités humaines, les Telchines sont des hommes dépourvus d'extrémités humaines et qui ressemblent aux poissons soit parce que leur corps se termine par une queue de poisson, soit parce que leurs mains et leurs pieds palmés ressemblent à des nageoires. On dispose de représentations de ces hommes-poissons

1. Ce n'est pas en cherchant les représentations de ces personnages que nous serons renseignés, car il n'en existe pas d'assurées. Cf. commentaire dans le *LIMC*, s.u. Telchines.
2. Indication donnée par T. Gantz (GANTZ 2004, 264-265, s.u. Telchines).
3. Nonnos de Panopolis, *Dionysiaques*, 27, 107.
4. Dans son *Commentaire à l'Illiade d'Homère* (*Illiade IX*, v. 527-530), 772, 64, Eustathe a utilisé Περὶ βλασφημιῶν καὶ πόθεν ἐκάσθη et il peut donc servir à reconstituer partiellement l'opuscule de Suétone, composé en grec, dont il ne reste que quelques fragments. C'est toujours à ce passage d'Eustathe que nous nous reporterons au cours de l'article. Nous citons les extraits de Suétone dans l'édition de Taillardat (1967). La traduction est personnelle.
5. SUÉTONE, Taillardat 1967, 135.
6. Un être phocomèle a les membres réduits à leur seule extrémité. Nous ajouterons sur ce point la remarque de M. Detienne : « Or les êtres pisciformes dont parle Suétone ont aussi entre les doigts une membrane "comme les oies" ; leurs doigts palmés sont donc directement greffés sur le tronc. Un seul animal répond parfaitement à cette description : c'est le phoque, le mammifère pisciforme dont les pieds courts en forme de nageoires sont pourvus de cinq doigts, enveloppés de peau. » (DETIENNE 1970, 220). M. Detienne signale également que, chez Aristote, le phoque est décrit comme un animal amphibie (*Histoire des Animaux*, 566 b 28 sq.) et il cite le passage d'Aristote, *Traité sur les parties des animaux* : 697 b 4 sq. : « Si on considère les phoques comme des animaux aquatiques, ils ont pourtant des pieds ; mais si on les rattache au genre terrestre, ils ont des nageoires, car leurs pieds de derrière ressemblent tout à fait à des nageoires de poissons. » L'auteur renvoie encore à l'épisode de Protée, *Od*, 4, 400 sq. (et 406, 442, 445-446), ainsi qu'à Aristophane, *Paix*, 758 (DETIENNE 1970, 222 et 225).
7. Traduction de J. Bottéro (BOTTÉRO 1989, 199-200).

de la tradition mésopotamienne dans l'iconographie néo-assyrienne, que ce soit celle des *apkallu* ou celle des officiants-exorcistes revêtus d'une sorte de dépouille de gros poisson⁸.

Nous retiendrons que leur origine est commune : tous viennent des eaux, douces de l'Apsû, ou de la mer. Voyons maintenant quels savoirs détiennent les *Apkallu*.

Les savoirs détenus par les *Apkallu*

Comme l'explique F. Joannès, dans son article sur les Sages de Mésopotamie : « La mentalité mésopotamienne, ne faisant pas du progrès l'élément moteur de son histoire, a souvent insisté sur l'idée de révélation, la plupart du temps d'origine divine : c'est dans cette optique qu'il faut situer le rôle dévolu aux tout premiers *apkallu*. Si le Déluge marque la frontière entre temps mythique et temps historique, l'intervention des *apkallu* représente une étape antérieure, mais tout aussi décisive, celle du passage de l'état de nature à l'état civilisé. C'est par eux qu'ont été communiquées à l'humanité, en une seule fois, les bases techniques et intellectuelles qui fondent la société humaine et permettent à l'homme civilisé de se situer par rapport à la nature et aux non-civilisés⁹. » Ainsi en va-t-il du rôle de l'Oannès de Bérose, connu sous un autre nom, Adapa, dans la tradition mythologique plus ancienne : « Cet *apkallu* antédiluvien, [...] est le prototype du Sage transmettant à l'humanité les techniques civilisatrices initiées par le dieu Éa. Adapa est présenté comme étroitement attaché au culte de ce dieu et à la ville d'Eridu, que les Sumériens tenaient pour la plus ancienne, dont il fut le premier "prêtre-purificateur". Toujours en rapport avec Éa, il est également à l'origine des connaissances et des pratiques médicales et magiques qui délivrent des maladies¹⁰. »

Il était donc le premier des *Apkallu*, ce groupe de sept sages antédiluviens qui ont transmis aux hommes toutes sortes de savoirs d'origine divine dont ils étaient dépositaires. Ils ont joué le rôle de héros civilisateurs et étaient révévés comme tels. Bérose énumère dans son texte qui doit reprendre la ligne d'un mythe très ancien et perdu, celui des Sept Sages, le type de savoir qu'Oannès délivre aux hommes : « [Oannès]... passant ses jours parmi les hommes, sans prendre la moindre nourriture, leur apprit l'écriture, les sciences et les techniques de toute sorte, la fondation des villes, la construction des temples, la jurisprudence et la géométrie ; il leur dévoila pareillement la culture des céréales et la récolte des fruits : en somme, il leur donna tout ce qui constitue la vie civilisée. Tant et si bien que, depuis lors, on n'a plus rien trouvé de remarquable (sur ce chapitre). Au coucher du soleil, ce même monstre Oannès replongeait en la mer pour passer ses nuitées dans l'eau, car il était amphibie¹¹. »

En raison de tous leurs savoirs, de leur existence antédiluvienne, les *apkallu* sont considérés comme des « carpes saintes », créatures d'Éa, le très intelligent dieu et maître de l'Apsû, la nappe d'eau douce placée sous la surface de la terre dans la cosmologie mésopotamienne. Ainsi, un lien se dessine entre eau et savoir. En effet, des eaux douces primordiales où prennent leur source tous les cours d'eau qui irriguent le pays dans les mythes mésopotamiens, qui sont premières dans les cosmogonies, de ces eaux semble venir le savoir : est-ce parce que Éa / Enki le dieu le plus intelligent des dieux, prêt à venir au secours

8. J. Bottéro renvoie (BOTTÉRO 1989, 199-20, note 1) par exemple au *Dictionnaire des Mythologies*, Y. Bonnefoy (dir.), Paris, Flammarion, 1981, tome II, p. 104, pour la représentation d'un homme-poisson dirigeant un transport fluvial de bois ; pour les officiants-exorcistes, à la revue *L'Histoire*, 73, 1985, p. 22. On peut également regarder la figure 65, de BLACK et GREEN 1992, 83.

9. JOANNÈS 2001, 747, s.u. « Sages ».

10. *Ibid.*, 6, s.u. « Adapa ».

11. Traduction de J. Bottéro (BOTTÉRO 1989, 199-200). Cf. SCHNABEL 1923, 253 sq. pour le texte grec de Bérose, *Babyloniaka* 1.

des hommes, (quand Enlil, le roi des dieux, veut les éliminer par des épidémies ou divers fléaux comme le Déluge), est précisément devenu, au cours des luttes divines, le maître de l'Apsû, que cette nappe d'eau douce, source de vie est également source de sagesse ? Oannès plonge-t-il chaque soir dans les eaux pour y trouver les savoirs qu'il transmettra aux hommes le lendemain ? Les Apkallu disparaissent-ils définitivement dans l'Apsû pour retourner à la source originelle de leur savoir ? C'est ce que l'image des carpes saintes qui est associée aux Apkallu signifie peut-être. J. Bottéro explique que cette « épithète stéréotypée », que poètes et mythographes ont appliquée aux apkallu, se réfère au « plus beau poisson que l'on connaissait alors dans le pays [...] et par suite [à] un parangon de splendeur, de force et de majesté »¹².

Les Apkallu, êtres créés par Enki / Éa, sont comparés aux carpes divines dans le *Poème d'Erra* par exemple en (I, 162) :

Ces Sept Apkallu de l'Apsû, « carpes » saintes,
Qui, pareils à Éa, leur maître,
Ont été adornés par lui d'une ingéniosité extraordinaire¹³...

ou encore dans un fragment de rituel théurgique¹⁴ :

Ces Sept Apkallu, carpes venues de la Mer...
Ces Sept Apkallu, « créés » dans la Rivière,
Pour assurer le bon fonctionnement
Des plans divins concernant Ciel et Terre...

D'après le commentaire que J. Bottéro donne de ce passage, il est évident que le mythe des Sept Sages, fait intervenir ces personnages pour « expliquer comment Enki / Ea s'y était pris pour communiquer aux humains la culture et la civilisation [...], qu'il avait, et lui seul, mise au point, en vue de réaliser ses desseins "concernant ciel et terre", autrement dit la bonne marche de l'univers en vue d'assurer aux dieux une vie opulente et sans tracas. Il lui avait suffi, pour cela, en plein "temps mythique" et antédiluvien de préparation du monde et des hommes tels qu'ils devraient fonctionner régulièrement depuis les débuts de "temps historiques", postdiluviens, d'envoyer ici-bas, à la suite, ces héros civilisateurs, au courant de ses secrets et chargés d'apprendre et propager aux hommes ses techniques »¹⁵.

Ainsi apparaît dans cette tradition mythologique l'idée que les dieux n'ont pas révélé directement aux hommes le savoir, mais que ce dernier a été transmis par des personnages de la plus haute importance, les Apkallu, qui ont joué le rôle indispensable de pédagogues auprès des hommes qui ensuite ont été à même de le transmettre à leurs descendants de génération en génération¹⁶. On peut alors établir, d'après les textes mythologiques, la façon dont le savoir divin s'est transmis aux hommes :

Si l'on remonte aux origines, explique F. Joannès, on trouve donc les *apkallu* (en sumérien ABGAL), Sages mythiques qui, aux temps antédiluviens, sortirent de la mer pour révéler aux hommes la science, les arts et les techniques. Ils sont donc détenteurs d'un Savoir primordial,

12. BOTTÉRO 1989, 202.

13. Traduction de J. Bottéro (*ibid.*, 201).

14. *Ibid.* Texte akkadien dans *Orientalia*, 30, 1961, 2 sq.

15. BOTTÉRO 1989, 201.

16. On peut rappeler à ce sujet les différentes traditions du Déluge en Mésopotamie qui montrent le héros qui sera le rescapé du Déluge très soucieux de sauvegarder les « techniciens » afin de conserver le savoir divin qui leur a été transmis.

qu'ils tiennent essentiellement du dieu Éa. Le mot *ABGAL/apkallu*, dont l'étymologie reste inconnue, désigne prioritairement les Sept premiers des Sages antiques, d'origine non humaine : ce sont des êtres hybrides, mi-hommes mi-poissons. Y ont ensuite été associés quatre autres *apkallu* d'origine humaine, postérieurs au Déluge. Ils sont les prototypes directs des *ummânu*, seconde catégorie de Sages, qui associent également sagesse et science. Le terme *apkallu* fonctionne parfois comme un titre divin, appliqué le plus souvent au dieu Éa et à son fils Marduk/Asalluhi. Puis, à l'époque historique, *apkallu* désigne un prêtre, spécialisé dans le maniement de l'eau ou de l'huile [...]. Les sept premiers *apkallu* initièrent les hommes à la civilisation, puis, lorsque le Déluge se produisit, regagnèrent leur élément d'origine, l'Apsû, monde des eaux douces et domaine du dieu Éa. Une tradition plus tardive assigne leur retour dans l'Apsû au dieu Marduk : celui-ci explique dans l'*Épopée d'Erra* que, sa statue ayant été ternie par le Déluge, il fit appel aux *apkallu* et à leurs secrets techniques pour la redorer, puis les fit descendre dans l'Apsû et n'ordonna plus jamais leur remontée¹⁷.

Ainsi, « dans l'image traditionnelle qui en est donnée, les *apkallu* jouent un rôle bénéfique et protecteur de l'humanité ; ils servent de prolongement à l'action du dieu Éa pour initier les hommes à un certain nombre de techniques, et apparaissent également comme des génies bienfaisants, maîtres de la purification par l'eau [...] »¹⁸.

Cela leur permet de jouer un rôle d'exorcistes. Sur les bas-reliefs néo-assyriens, on voit des *apkallu* semi-humains jouer le rôle normalement dévolu aux exorcistes-conjurateurs pour protéger le roi : ils utilisent de l'eau pour procéder à des ablutions protectrices avec une pomme de pin. Ainsi est-ce en raison de leur caractère hybride et de leur statut d'intermédiaire entre les dieux et les hommes que les premiers *Apkallu* se sont vu conférer une fonction apotropaïque.

Si l'on trouve les *Apkallu* présents dans les rituels de purification par l'eau, on les rencontre également dans les opérations magiques d'animation des statues des dieux. En effet les *Apkallu* savaient fabriquer des statues de dieux. Ils maîtrisaient l'art de les maintenir en bon état, ce qui permettait au dieu de rester dans la statue et ainsi de protéger son sanctuaire et sa ville. Car les *Apkallu* savaient non seulement élever une statue, mais encore lui donner vie, c'est-à-dire faire s'incarner le dieu dans son effigie. Pour cela il leur fallait connaître les opérations rituelles avec l'eau qui étaient adéquates.

Cette consécration, explique F. Joannès, se faisait au cours de cérémonies appelées « lavage de la bouche » (mîs pî, KA. LUH. (H) U. DA) et « ouverture de la bouche » (pîr pî, KA. DUH. (H) U. DA) : par des rituels accompagnés de prières, on purifiait l'ouverture par laquelle s'introduisait l'esprit divin pour venir habiter la statue¹⁹.

Donc le savoir des *Apkallu* sur ce point est de la plus haute importance, puisqu'il permet aux hommes d'accueillir en leurs villes leurs divinités protectrices qui peuvent ainsi efficacement repousser ennemis et malheurs éventuels.

Qu'en est-il du savoir des Telchines ?

17. JOANNÈS 2001, 746-747, s.u. « Sages ».

18. *Ibid.*, 747, s.u. « Sages ».

19. *Ibid.*, 200, s.u. « Consécration (des statues) ». L'article s'appuie sur les archives de Mari. Voir S. Lackenbacher, « La consécration », *Le Roi bâtisseur*, Paris, Recherche sur les Civilisations, 1982, chap. IV, p. 129-144. Ainsi, « une fois consacrée, la statue devenait la véritable incarnation de la divinité et ne pouvait que difficilement être remplacée [...]. Cet attachement à l'authenticité de l'effigie divine s'appuyait sur l'idée qu'il ne s'agissait pas tant de représenter les dieux, que de leur permettre d'être réellement présents sous la forme de leur statue consacrée dans les sanctuaires qui leur étaient dédiés » (JOANNÈS 2001, 788, s.u. « Statue de culte »). Dans le *Poème d'Erra*, par exemple, on voit que, même pour une simple rénovation, la moindre modification de l'apparence de la statue de culte de Marduk présentait des risques considérables pour Babylone où elle était installée.

Les savoirs détenus par les Telchines

Les Telchines, de leur côté, maîtrisent plusieurs savoirs techniques et magiques, comme les Apkallu, et s'ils remplissent une mission civilisatrice auprès des hommes, elle n'est pas de moindre envergure que celle des Apkallu envoyés par Éa auprès des hommes pour en faire des pourvoyeurs des dieux.

Selon Diodore, « ils furent chargés d'élever Poséidon, qu'au moment de sa naissance, Rhéa leur avait confié. Ils ont inventé plusieurs arts et fait connaître quelques autres découvertes utiles aux hommes »²⁰. Comme d'autres hybrides, tels les Centaures, leur savoir est tel que leur est confié le soin d'éduquer un dieu et leurs connaissances semblent très étendues.

Parmi leurs savoirs, ils ont notamment en commun avec les Apkallu la maîtrise de la statuaire : « On dit, rapporte Diodore, qu'ils ont les premiers fabriqué des statues de dieux et, en effet, quelques anciennes statues portent leur nom. Ainsi, il y a chez les Lindiens un "Apollon telchinien", chez les lalysiens une Héra et des Nymphes "telchiniennes", et une "Héra telchinienne" chez les habitants de Kameiros²¹. » Cette tradition de leur maîtrise de la fabrication des statues peut découler du fait qu'ils ont découvert les métaux, or, argent et bronze, comme le signale Suétone : « Ceux qui ont dit que [les Telchines] étaient trois, leur accordent les noms d'Or, Argent et Bronze, du même nom que les métaux qu'ils ont respectivement découverts »²²; et du fait qu'ils sont présentés comme des artisans. Ce sont avant tout des métallurges : ils auraient fabriqué la faucille de Kronos, selon Strabon (*Géographie*, 10, 3,7 ; 10, 3, 19 ; 14, 2, 7) et Suétone (d'après Eustathe) ; Callimaque et Eustathe, eux, rapportent qu'ils ont également fabriqué le trident de Poséidon²³. Sur ce rôle des Telchines métallurges, M. Detienne conclut son article intitulé « Le Phoque, le crabe et le forgeron »²⁴ de la façon suivante : « le forgeron mythique est toujours un être à la démarche ambiguë et aux extrémités singulières. C'est cet aspect fondamental du métallurge que révèlent, sur des plans voisins, les deux modèles animaux qui nous sont apparus étroitement solidaires de la représentation mythique du forgeron : le crabe et le phoque, le premier à Lemnos, en relation avec les Cabires, le second à Rhodes, en rapport avec les Telchines. [...] C'est la fonction métallurgique des Telchines que symbolisent la démarche et les extrémités courbes du pinnipède amphibie. [...] À la démarche courbe que lui imposent des extrémités recourbées, le phoque vient ajouter son rôle de médiateur entre la terre et l'eau. Il peut ainsi symboliser tout à la fois la fonction de métallurge des Telchines, leur statut de puissances primordiales, et les relations ambivalentes que les forgerons entretiennent avec les hommes vivant en société. »

M. Detienne propose un rapprochement astucieux entre les Telchines et un modèle animal structurel qu'il présente comme propre à éclairer certaines figures de la mythologie grecque ; pour ma part, je pense qu'on gagne à regarder du côté des Apkallu pour voir qu'un « modèle » mésopotamien a peut-être inspiré les Grecs. Même si les Grecs ont développé des éléments autour de ces personnages mythiques qui n'apparaissent pas dans les textes mésopotamiens, les Telchines ne me semblent pas être une figure exclusivement grecque, mais plutôt un avatar d'une figure également présente en Mésopotamie. Telchines et Apkallu, en plus de leurs ressemblances physiques, maîtrisent l'art de la statuaire, sous des modalités propres à chaque civilisation ; ils maîtrisent également des savoirs magiques qui leur confèrent des pouvoirs considérables, mais, on ajoutera qu'à la différence

20. Diodore de Sicile, *Bibliothèque Historique*, 55.

21. *Ibid.*

22. SUÉTONE, Taillardat 1967, 54, texte grec (traduction personnelle).

23. Callimaque, *Hymne à Délos*, 31.

24. DETIENNE 1970, 233.

des Apkallu, les Telchines peuvent remplir un rôle connoté très négativement, lié notamment au mauvais œil.

Reprenons le témoignage de Diodore : « On disait également que les Telchines étaient des enchanteurs : ils pouvaient, à leur gré, amener les nuages, la pluie, la grêle et attirer la neige pareillement. Ils faisaient des prodiges comme les magiciens, d'après ce que l'on raconte. Ils changeaient également de forme, et gardaient jalousement le secret de leurs arts²⁵. » Et encore : « Dans la suite des temps, les Telchines, prévoyant un déluge, quittèrent l'île et se dispersèrent. [...] [À l'exception d'un seul] ils périrent au moment du déluge, dont les eaux, en raison des pluies abondantes, recouvrirent l'île, la transformant en marécage²⁶. » C'est Ovide qui précise que Zeus les submerge parce que leurs yeux portent malheur à tout ce qu'ils fixent²⁷. De fait, Suétone indique dans sa description des Telchines qu'ils ont des sourcils impressionnants (ou noirs, selon Eustathe : *μεγαλόφρυαζ / μελανόφρυαζ*), le regard perçant et inquiétant de la chouette (*γλαυκῶπαζ / ὄξυδερκεστάτους*), signes qu'ils sont porteurs du mauvais œil.

Cet aspect effrayant n'a rien de commun avec les connotations toutes positives qui entourent les Apkallu. Je suis tentée de voir ici une des tentatives de Diodore de rationaliser les traditions mythologiques. On peut imaginer que Diodore auquel serait parvenue la composition de Bérose, peut-être déjà largement modifiée et éventuellement liée à celle des Telchines, ne peut comprendre pourquoi les Apkallu retournent dans la mer une fois leur mission accomplie, aussi relate-t-il une version « rationnelle » : les Telchines abusent de leurs pouvoirs de sorciers (en fabriquant des poisons à partir d'un mélange de racines végétales, en répandant sur la terre l'eau du Styx qui la dessèche, en attirant le mauvais œil) et sont donc chassés de Rhodes et noyés par le dieu, ce qui explique qu'on ne les rencontre plus parmi les hommes, comme les Apkallu. Sinon comment expliquer la noyade d'êtres amphibies ?

Par ailleurs, comme le signale M. Detienne, les Telchines métallurges de Rhodes sont certes porteurs de mauvais œil comme les phoques, si l'on en croit Elien (« Oui, par Zeus, cet animal est bien un porteur du mauvais œil, *baskanos* », *Histoire des Animaux*, 3, 19) ; mais, explique M. Detienne²⁸, « ce rôle ne va pas sans ambiguïté : par l'ambivalence même de tout *baskanos* qui se révèle en même temps *baskanion*, moyen de protection contre le mauvais œil, le phoque ou la moindre de ses parties peut servir d'amulette dont l'efficacité protectrice est aussi forte que sa puissance de mauvais œil est grande ». Plutarque, entre autres, fait précisément l'inventaire des parties du phoque utilisées comme amulettes dans ses *Propos de table* (664 c.) et M. Détienne les rappelle. Et nous retrouvons là une caractéristique positive des Apkallu, leur fonction apotropaïque qui découle de leur maîtrise de rites magiques (liés à la purification de l'eau, en ce qui les concerne).

En conclusion, les Apkallu et les Telchines, figures hybrides relevant de l'homme et du poisson, et / ou du phoque, êtres amphibies, maîtrisent des savoirs semblables qu'ils révèlent aux hommes. Ce sont des héros civilisateurs de ce point de vue. Les Apkallu ont toutefois une plus grande importance sur ce plan car, selon le dessein d'Éa, ils fournissent aux hommes un savoir indispensable dans de nombreux domaines. D'autre part, même si des traditions grecques confèrent parfois aux Telchines une image négative en insistant sur leurs pouvoirs magiques qui peuvent être porteurs de mort (d'après Suétone, Stésichore

25. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, V, 55.

26. *Ibid.*, V, 56.

27. Ovide, *Métamorphoses*, VII, 365-367.

28. DETIENNE 1970, 226.

appelait « Telchines » les Kères et les morts violentes), il semble que ces deux groupes mythologiques soient dotés de pouvoirs apotropaiques que leur confère leur maîtrise de savoirs techniques. On peut alors se demander si pour les Grecs comme pour les habitants de la Mésopotamie, l'eau primordiale était considérée comme source de savoir et si c'est pour cette raison qu'ils ont fait des Telchines et des Apkallu des êtres pisciformes. En tout cas, il semble que Telchines et Apkallu puissent être sujets de comparaison.

Et pour conclure sur ces hypothèses comparatives entre Telchines et Apkallu, nous voudrions souligner combien la renommée du savoir des Apkallu les mettait à l'honneur chez ceux qui maîtrisaient l'écriture cunéiforme au I^{er} millénaire : en effet, le savoir de ces hybrides leur conférait un pouvoir pour lequel ils étaient révéérés, au point que les lettrés se réclamaient de leur descendance et qu'une sorte de chronique, datant de la période hellénistique, « dessinant une lignée continue unissant *apkallu*, *ummânu* et lettrés »²⁹, mettait en parallèle lignées royales et lignées de lettrés : ainsi « promu au rang d'ancêtres mythiques des lettrés du I^{er} millénaire, les *apkallu*, comme les *ummânu*, y étaient constitués en une caste détentrice de secrets qui lui étaient propres, et des colophons signalaient que le texte de leur tablette était un "secret d'apkallu" ou un "secret d'ummânu" »³⁰.

Bibliographie

- BLACK J. et GREEN A. (1992), *Gods, Demons and Symbols of Ancient Mesopotamia : An Illustrated Dictionary*, Austin, University of Texas Press [2000, 4^e édition].
- BOTTÉRO J. (1989), *Lorsque les dieux faisaient l'homme*, Paris, Gallimard (Bibliothèque des histoires).
- DETIENNE M. (1970), « Le phoque, le crabe et le forgeron », in *Hommages à Marie Delcourt*, Bruxelles, Latomus (Latomus, 114), p. 219-233.
- DIODORE DE SICILE (1906), *Bibliothèque historique. Diodori Bibliotheca historica*, I. BEKKER, L. DINDORF et F. VOGEL (éd.), vol. 2, lib. 5, Leipzig, Teubner.
- EUSTATHE (1960), *Eustathii Commentarii ad Homeri Iliadem*, tomes 1-2, Hildesheim, Olms.
- GANTZ T. (2004), *Mythes de la Grèce archaïque*, Paris, Belin [traduction d'*Early greek Myth. A guide to Literary and Artistic Sources*, 2003].
- GRIMAL P. (1951), *Dictionnaire de la Mythologie grecque et romaine*, Paris, PUF.
- JOANNÈS F. (dir) (2001), *Dictionnaire de la Civilisation mésopotamienne*, Paris, Robert Laffont.
- SCHNABEL P. (1923), *Berosos und die babylonisch-hellenistische Literatur*, Leipzig – Berlin, Teubner.
- SUÉTONE (Taillardat 1967), *Des Termes injurieux. Des Jeux grecs*, J. TAILLARDAT (éd.), Paris, Belles Lettres, p. 54 pour le texte grec, et p. 133-136 pour le commentaire.

29. JOANNÈS 2001, 746, s.u. « Sages ».

30. *Ibid.*, 748, s.u. « Sages ».